

ments, nous donne l'idée adéquate de ce qu'est la grande nation américaine, en reflète plus fidèlement les aspirations et les tendances.

Une civilisation est nécessairement évolutive. Ce n'est pas une forme cristallisée, mais vivante, et par conséquent sujette à la loi essentielle de la vie, qui est le mouvement. Elle change, subit des influences qui l'altèrent dans ses parties contingentes, passe par une multitude de sensations qui laissent en elle des traces plus ou moins profondes. Faite des qualités et des défauts de millions d'âmes dont elle offre la synthèse, elle participe à leurs infinies variations d'état, revêt les couleurs qu'elles prennent elles-mêmes, suivant les circonstances et selon l'heure du jour, je veux dire selon les événements qu'elles traversent.

Cela est vrai des vieilles civilisations, orientales ou européennes, de celles qui paraissent le plus fortement et le plus solidement assises. Cela est vrai surtout, je pense, de la civilisation américaine, qui est jeune, encore en voie de formation, exubérante de forces vives.

En 1898, peu après son retour des Etats-Unis, Brunetière écrivait un bel article qu'il intitulait : « *La genèse d'une patrie* »¹. Cette patrie, dont il avait pu observer de près l'éclosion vertigineuse, et aux destinées de laquelle il devait s'intéresser jusqu'à la fin, serait-elle sortie, au cours de ces dix dernières années, de la période génésique, pour inaugurer la saison proche de la maturité ? Il nous semble, au contraire, qu'elle est toujours dans un « perpétuel devenir. »

1. Cet article avait paru dans le *Figaro*, si je me souviens bien. J'ignore s'il figure dans les œuvres du regretté maître.